

CONCOURS DE NOUVELLES 2022

SUR LE THÈME "CHANCE"

Livret des nouvelles primées

1^{er} prix

Jicé la frappe

Gwénaël Durand

Dans l'ascenseur, les gamins l'avaient regardé avec fascination. Surtout le tout petit, harnaché dans un espèce de sac à dos que sa mère portait sur le ventre. Six prunelles sombres arrimées à son visage, luisantes de curiosité.

La mère, elle, jouait du pouce sur son smartphone. Elle leva le nez juste avant le rez-de-chaussée : « Ah, salut Jean-Claude... » Il répondit d'un hochement de tête, pressé de fuir.

Un des mômes tira la jupe de sa mère. « Il a quoi, à la bouche, lui ? » Elle lui fit signe de se taire, traînant la marmaille à bout de bras pour attraper le bus en contrebas de la tour.

Jean-Claude s'arrêta face au miroir de l'entrée. Sa lèvre supérieure dansait toute seule, en accent circonflexe au-dessus d'une incisive jaunie par le tabac. « Son tic, son toc », disait sa mère. Il se bâillonna des deux mains, de toutes ses forces, et sentit, sous la corne de ses paumes, le tressautement ralentir.

« Son tic, son toc. »

« Mon fils est toc-toc. »

Dans la rue, il croisa les « petits » du quartier, qui avaient déjà déplié leurs chaises de camping devant la laverie et étendaient leurs mollets maigrichons en travers du trottoir. « Ouéch, Jean-Claude t'as mis quoi sur tes cheveux ? C'est quoi cette coupe, Jicé ? Tu vas te marier ou quoi ? »

Il accéléra le pas. Les petits, quand ils s'emmerdent, c'est pire que les daronnes. Toujours un truc à te dire sur tes cheveux, ta tenue, tes chaussures...

« Jicé, pars pas, c'est trop tard pour Pôle Emploi, viens boire une canette ! Allez frérot ! »

Il se retourna d'un coup, prenant de court l'un des ados qui l'avait suivi sur quelques mètres, imitant pour ses potes le pas chaloupé de leur aîné.

« Ho, tu veux quoi toi ? » Il bomba le torse. « Vous les petits, vous vous croyez toujours malins, mais Jicé, il est au-dessus, ouais. » Dans la poche de son pantalon de survêtement brodé d'un petit croco, tout droit sorti d'un catalogue « Racailles printemps-été 1996 », il serra un peu plus fort ses doigts autour du petit carton. Sa lèvre recommençait à frémir. Ça le prenait quand il était nerveux. Le microbe glissa à bonne distance. « Jicé il va pas boire une canette non. Jicé il part chercher l'oseille, parce que Jicé, il a des plans, ouais. »

Les ados ricanèrent, mais sans en rajouter. On disait de Jean-Claude qu'il avait quelques jolis restes de ses jeunes années, lorsque tout le quartier s'était mis à la boxe thaïe. Bref, on pouvait le titiller, mais gare aux coups de griffes. Le plus drôle était de le faire parler. De cette bouche cabossée par les gifles paternelles et alourdie par des années de dépendance médicamenteuse sortaient des expressions qui n'appartenaient qu'à lui et qu'on se répétait à l'envi. « Il est entre t'heure et t'heure moins le quart sinon plus », avait-il répondu un jour à celui qui voulait consulter sa montre. « T'as fait un Jean-Claude », disait-on à celui ou celle qui avait tordu sans le vouloir une expression courante.

Le quadragénaire tourna les talons. Il avait à faire. La journée s'annonçait exceptionnelle. « Jicé il a des plans ouais », murmura-t-il, caressant de l'index le ticket épais dans sa poche. Au bout de quelques centaines de mètres, il s'engouffra dans une bouche de métro.

*

Bilel sentait le regard insistant du gars assis en face de lui. Un homme entre deux âges, le front blême, qui gardait obstinément les poings dans ses poches. Un drogué ? Un pervers ? Depuis qu'il s'était installé sur son siège, l'autre le fixait, à peine distrait par les allées et venues des passagers à chaque station. Bilel gardait le visage tourné vers la vitre, comme s'il guettait autre chose que son propre reflet dans l'obscurité des tunnels du métro.

Il sentait monter l'anxiété. Angel lui avait donné rendez-vous à 13h30 précises, il ne fallait pas être en retard. « Il faudra pas se chier dessus », avait aussi précisé Angel, péremptoire.

Or, Bilel avait peur. Ce qu'Angel avait planifié était au-delà du déraisonnable. C'était vertigineux et terrifiant. Le jeune garçon tenta de se raccrocher à ce que lui avait dit son comparse : « Si on fait tout comme prévu, ça passera crème. » Et puis, Angel avait ajouté : « On n'a pas le choix. Sinon, Tête-Rouge va nous défoncer. »

Bilel visualisa brièvement la silhouette de Tête-Rouge, mince comme un serpent, cheveux longs et filasses noués sur la nuque, et cette peau écarlate, comme à vif, qui lui donnait en permanence la physionomie d'une crevette tout juste ébouillantée. Il valait mieux garder la comparaison pour soi. Tête-Rouge régnait sur le point de deal du 120 rue de Belleville avec une brutalité toute naturelle. Cela ne l'empêchait pas d'accueillir ses lieutenants en leur faisant la bise, main dans la main, épaule contre épaule.

Bilel avait été recruté il y a six mois, alors qu'il venait d'emménager avec sa mère et ses petits frères dans une rue attenante. La place était bonne : 100 balles par jour à jouer les portiers, en guidant les acheteurs vers le porche où se déroulaient les transactions. Tête-Rouge l'avait reçu avec solennité, assis dans un fauteuil-club défraîchi dans une arrière-cour. « Avant de commencer, tu vas faire ton stage à Télégraphe, avec un gars sûr. Il vous apprendra tout. Je t'envoie là-bas avec ton binôme. » C'est ainsi que Bilel avait fait la connaissance d'Angel.

Angel était un affamé. Un gosse de la rue, à peine plus âgé que lui, mû par une voracité sans limite. Il admirait et détestait Tête-Rouge, dont on disait qu'il brassait des millions et qu'on voyait régulièrement en tête à tête avec de jeunes femmes accortées derrière la vitrine du « Beef Lover », le restau de viande du coin.

Angel avait « doublé » Tête-Rouge. Mois après mois, il avait gardé un peu de marchandise, l'avait revendue en douce. Il avait forcé Bilel à accepter un peu de « benef ». Tête-Rouge n'avait rien dit, mais il avait tout vu.

Il venait de réclamer son dû. Angel et Bilel avaient 24 heures pour restituer 5000€.

« Eh, t'as oublié tonton Jicé ? »

Le type blême avait posé deux doigts sur le genou de Bilel. Un cahot du métro le fit vaciller et sa lèvre supérieure trembla. Bilel le reconnut : c'était Jean-Claude, bien sûr. Son ancien voisin. Figure tragi-comique du quartier de son enfance. Il avait encore plus mauvaise mine que dans son souvenir. « T'as grandi Bilel, ma parole, j'étais pas sûr que c'était bien toi. Ça fait longtemps que t'es parti du 7 bis, hein ? Ça fait loooongtemps ! Tu viens plus au quartier ? » Jean-Claude était heureux, il se souvenait d'un même plutôt gentil et timide. « Je vous racontais mes combats de boxe hein ? Jicé la frappe ! » Il mimait quelques mouvements, deux dames assises non loin levèrent les yeux. Bilel eut un sourire gêné. « Je descends là, Jicé. Content de t'avoir revu. » Jean-Claude lui posa une main épaisse sur l'épaule, extirpa de sa poche son carré de carton. « Regarde ça : un ticket gagnant de Grat-Grat à 250 euros. Je vais chercher la caillasse, mon pote. Elle est pas belle, l'histoire ? »

Bilel se dégagea juste à temps pour bondir hors de la rame. Jicé souriait encore dans le vide alors que le métro quittait la station.

*

Il était 13h25, Bilel était en avance. Il entra dans le magasin et s'absorba dans la contemplation des imprimantes, exposées près des portes. Angel avait ciblé cette enseigne, « parce que les étudiants qui viennent là paient en liquide. Le patron vide la caisse vers 14h, pour aller à la banque. Si tu braques juste avant, c'est jackpot. »

A 13h29, la porte s'ouvrit, déclenchant une petite mélodie synthétique. Bilel ferma les yeux. Un bras nerveux lui enserra le cou, la voix nasillarde d'Angel lui vrilla le tympan, tandis qu'un canon froid lui vrillait la joue.

« Déverrouille ta caisse fils de pute, sinon j'le cartonne ! »

Le commerçant, un petit homme bedonnant qui somnolait derrière le comptoir, sembla d'abord pétrifié. Puis les insultes d'Angel le remirent en mouvement. Ses mains s'activèrent sur la caisse, un modèle antique à faire pleurer les assureurs. Dans un coin, une jeune femme terrorisée s'était laissée tomber à terre, et ne bougeait plus un cil.

*

Le rouleau de billets était soyeux. Jean-Claude avait hésité, en récupérant son gain, à reprendre un autre ticket à gratter. Mais non, c'était céder à une pulsion qui l'aurait conduit à en prendre un autre, et encore un autre... 250 €, c'était une somme. Il ne voulait pas tout claquer. Il était reparti à pied, au hasard des rues. Il fallait rentrer, planquer son pactole sans que sa mère ne l'aperçoive. Elle était à l'affût, prête à aspirer le moindre euro. « Mon fils toc-toc n'a pas besoin d'argent... » Jean-Claude promena autour de lui un regard satisfait. Et s'arrêta net, les yeux arrondis de surprise.

*

Bilel n'avait pas besoin de feindre l'épouvante. Il était tétanisé. Il sentait derrière lui le corps tendu d'Angel, l'odeur âcre de sa transpiration. Il ne pouvait détacher son regard du vieil homme, qui, sans un mot, extirpait les billets pour les glisser dans un sac qu'Angel avait jeté sur le comptoir. Dans quelques secondes, tout serait terminé. Ils sortiraient, Angel avait garé un scooter à quelques mètres.

Les quelques notes synthétiques de l'entrée retentirent. Angel sursauta, manquant de faire tomber son arme. Surgit une silhouette massive, un homme qui s'avança sans hésiter vers le preneur d'otage et sa victime.

Sa lèvre supérieure tremblait. « Lâche mon pote, petit pédé ! »

La voix d'Angel vira dans les aigus : « Recule, recule sinon je tire ! »

Jean-Claude s'immobilisa, une main dans la poche, l'autre sur le cœur : « Vas-y tire ! J'ai pas peur de la vie ! »

L'expression arracha un gloussement à Angel. Cela suffit à le perdre. Jean-Claude bondit, le plaqua au sol en dégageant Bilel. Une détonation claqua.

Tout était fini. En se relevant, Bilel aperçut le corps tordu d'Angel à terre. Jean-Claude s'approcha, il n'avait rien, hormis quelques taches sanglantes sur son pantalon. « C'te chance quand même, mon p'tit Bilel. Si je t'avais pas vu dans la vitrine, tu risquais ta mort. C'te chance. »

2^{ème} prix ex aequo

Kintsugi

Nora Monnehay

Au sein de notre famille, le prénom de l'enfant à naître est, depuis des générations, choisi par la grand-mère maternelle au moment de la naissance.

Mon prénom n'a pas échappé à ce traditionnel rituel. Il me fut donc attribué par ma grand-mère maternelle au grand dam de mon père qui vécut la chose en toute impuissance.

De son côté, ma mère ne s'en accommoda jamais réellement. Du plus loin que je m'en souvienne, elle m'a toujours appelé « mon ange ». Tant et si bien que j'ai toujours répondu avec un laps de temps non négligeable au prénom qui était véritablement et légalement le mien.

Un jour, ma grand-mère s'est étonnée que je ne réponde plus du tout au prénom qu'elle m'avait choisi. Elle a conseillé à mes parents « ce serait bien de l'emmener voir quelqu'un, ça semble un peu... enfin... vous voyez... enfin... pas forcément très normal ». Dans la bouche de ma grand-mère, qui préfère les euphémismes, les sous-entendus et les non-dits, parce qu'il permettent de rendre les choses présentes mais pas trop, cela signifiait que j'avais besoin d'un suivi psychologique voire psychiatrique.

A l'âge de 16 ans, ma mère m'emmena donc, fébrile, chez un psychiatre. Un chic type, selon ma grand-mère. C'est vrai qu'à force de le voir et de réfléchir à ce que j'allais bien pouvoir lui raconter, il m'expliqua que l'empathie me caractérisait mais que je devais me préserver. Quelle superbe phrase, quel mec génial ! Je devais me préserver. Et juste après, il jugea bon de poser sa main sur ma cuisse et de tenter de m'embrasser. C'est à ce moment-là que j'ai estimé que l'heure de la guérison était arrivée. J'ai gardé cet épisode pour moi et je ne l'ai plus jamais revu. Dès le soir-même, j'ai répondu à mon prénom sans plus jamais y déroger. Cela eut comme effet de rassurer tout le monde. Ma mère continua,

quant à elle, de m'appeler « mon ange », ce qui me soulagea et me réconforta au plus haut point.

Chaque jour, en allant et revenant du lycée, je passais devant un salon de thé où un groupe de femmes âgées se retrouvaient de manière quasi systématique. Elles riaient en se goinfrant de petites pâtisseries toutes plus appétissantes les unes que les autres. Leurs cheveux aux allures de grosses brioches aux reflets roses ou bleus ajoutaient de la gourmandise à cette scène de joie sans cesse renouvelée.

Si elles parvenaient à se délecter à ce point de la vie, pourquoi n'y arrivais-je pas ? Moi, si jeune, « avec la vie devant moi », comme disait papa.

Les réponses arrivèrent finalement plus tôt que je ne le pensais.

Aujourd'hui, me voilà adulte parmi les adultes avec la responsabilité de savoir qui je suis pour savoir où je vais.

- « Ça va ? » me dit mon chéri, la bouche pleine de gâteau au chocolat. J'hésite.

- « Tu stresses, c'est ça ? T'inquiète pas, ça va aller. Et je suis là, moi. » Je souris, tout en maintenant mes yeux brumeux, immobiles, perdus dans un vide infini.

Le téléphone sonne. Je sors de ma stupeur et réponds promptement.

- Ah papa, c'est toi.

Mon père m'appelle par mon prénom, l'ancien, enfin... celui que ma grand-mère m'a donné. Il n'est pas laid, ce prénom, j'en conviens. L'entendre me fait pourtant toujours l'effet d'une balle en plein cœur.

Je ne réponds pas.

Un silence s'installe et mon père comprend son erreur. Il me présente un semblant d'excuses puis m'informe que maman et lui prennent la route et qu'ils ont hâte d'arriver chez nous.

Je lance une phrase polie puis je raccroche.

La boule au ventre, la gorge serrée et le cœur en lambeaux, je m'allonge en douceur sur le canapé, près de la fenêtre. Un couteau de soleil me réchauffe le ventre et ricoche sur le tissu bleu, donnant à l'air un ton glacial.

Je fixe le plafond avec l'illusion qu'il finira par sauter et mon angoisse avec. Mais rien. Rien que l'angoisse, toujours la même, poisseuse et massive.

- « Comment je peux t'aider, amour ? »

Les mots aimeraient jaillir, forts et victorieux mais ils n'y parviennent pas.

- « Ça va aller, je t'assure. Tout va bien se passer. Je vais mettre la table et finir de préparer l'apéritif. Si tu as besoin, tu m'appelles. »

Il m'embrasse sur le front, me caresse la joue et s'éloigne.

Toutes mes angoisses sont bien là, pelotonnées les unes aux autres, inséparables et évoquant silencieusement mais violemment l'indicible de ma souffrance. Ma grand-mère a toujours sous-entendu que j'avais un problème. Et moi, j'ai toujours eu la sensation que quelque chose n'allait pas. Aujourd'hui, je me sens vulnérable comme je ne l'ai pas été depuis bien longtemps et même comme je ne l'ai plus été depuis l'épisode de la piscine municipale.

C'était une journée d'août. La chaleur était oppressante et mon corps semblait prendre feu tout entier. Je me dirigeais vers le bassin situé à l'extérieur, en

anticipant tout le soulagement revigorant que cela me procurerait. Je portais ma serviette autour de la taille. Une fille, à la crinière cramée par les peroxydations répétées, me dévisageait. Elle était assise au bord de l'eau, les pieds au frais. Son regard lourd me faisait l'effet d'un étau cranté qui serrait ma peau et mon cœur. Son visage pâle affichait un sourire moqueur. Elle semblait converser à mon propos avec un jeune homme rouge comme une écrevisse. J'hésitais maintenant à pénétrer dans la piscine. A cet instant la fille sortit ses pieds de l'eau, se leva et se dirigea vers moi, suivie de près par l'écrevisse. Je sentis pleinement la frayeur m'envahir. Je tournai les talons pour rejoindre au plus vite les vestiaires. Mais ce ne fut pas suffisant. La fille me bloqua le passage et me lança sur un ton accusateur « tu te prends pour qui ? T'as pas ta place ici. Tu crois que quelqu'un a envie de te voir souiller notre eau ? Non ». Et ce qui lui servait de sous-fifre ajouta « t'existes pas ».

Puis, satisfaits, ils reprirent nonchalamment le chemin de l'eau, sans se retourner. Mon enveloppe figée et la substance bouillonnante, je hurlai en silence. Je retenais mes larmes. Elles auraient été, pour eux, une absolue délectation. Les yeux me brulaient, mes jambes vacillaient, mon cœur semblait vouloir s'échapper de ma poitrine pour aller leur régler leur compte. Je ne sais pas comment, ce jour-là, j'ai fait pour rejoindre la maison. Je me rappelle avoir parcouru le trajet sans habiter mon corps. J'étais là mais j'étais ailleurs. Des pensées aussi noires que mes yeux firent alors leur entrée dans ce qui serait un infini désert de « pourquoi ».

J'entends Laly ronronner. Après un temps d'hésitation, la petite boule de poils se lance dans un saut approximatif et atterrit près de mon bras. Je sens sa langue râpeuse sur ma main. Puis, devant mon absence de réaction, Laly vient se lover contre moi en émettant de petits miaulements de détresse. Je la caresse de la main droite pour la rassurer. Je vais bien. Oui, je vais bien. Laly est brûlante.

Je ressens du réconfort et de la sérénité. Sa présence authentique et son soutien sans faille ont toujours été pour moi un véritable remède. Tout comme la présence de Tom.

J'ai rencontré Tom à l'âge de 19 ans, dans un bouiboui où une patronne au corps décharné nous payait au lance-pierre. J'étais loin du domicile familial, comme une nécessité, après que ma grand-mère ait posé le terme de « folie » à mon propos. J'avais accepté ce job pourri pour subsister. Ce que ma grand-mère appelait folie était, chez moi, une tentative illusoire d'apaiser ma souffrance. Cette dernière était si vaste qu'aucun mot n'aurait suffi à la définir. J'aurais eu la sensation de parler une langue inconnue de tous les êtres humains. Ma folie était le repli d'une souffrance mutique. La solitude était finalement la seule à me comprendre et à m'accompagner sans rien attendre en retour. Elle était ma plus fidèle amie et moi, le néant. Nous passions des nuits entières, dans un silence sépulcral, à nous observer et elle accueillait sans blêmir mes cris déchirants.

Je me rappelle de la plonge que nous devons effectuer dans une cuisine aux joints crasseux. L'unique robinet, tousotant et capricieux, nous livrait une eau plus ou moins claire. Un néon clignotant et livide nous accompagnait tant bien que mal, proche de rendre l'âme. Nous nous retrouvions régulièrement, Tom et moi, pour fumer, dans l'arrière-cour, à côté des poubelles pleines et odorantes. Nos premiers échanges étaient timides. Je me creusais pour trouver une blague bien sentie ou un mot de circonstance mais rien de bien convaincant ne parvenait à sortir. Sa beauté me subjuguait. Ses cheveux noirs ondulés, ses lèvres généreuses. Il portait toujours des jeans slim et des chemises aux manches retroussées, laissant apparaître ses tatouages. Un soir, il m'a demandé mon prénom, je lui ai répondu que ma mère m'appelait « mon ange » et qu'il pouvait

me prénommer à sa guise. Il a ri, s'est pincé la lèvre puis a dit « Je peux t'appeler Jude ? Ça veut dire « Je remercie Dieu » et moi je remercie Dieu de me trouver là où tu es ». Je lui ai souri en hochant la tête. La pleine lune nous soutenait de la plus brillante des manières. Les immondices accumulées semblaient scintiller de mille feux. Il s'approcha et m'embrassa dans le cou. Cela me fit l'effet d'une bombe intérieure. Je sentis une sève puissante et inconnue me parcourir l'échine. C'est alors que la patronne apparut dans sa robe à bretelles reposant sur des épaules osseuses. Ses sandalettes fatiguées accueillait des pieds marqués aux orteils raboteux.

- « Qu'est-ce que vous foutez ? C'est là-bas que ça se passe ! Je veux pas de trucs contre nature ici, c'est compris ? » vociféra-t-elle en désignant la pièce qui servait de cuisine.

Une ride abyssale lacérait son front et ajoutait à l'aspect pitoyable de sa personne. Cette femme m'effrayait. Tom me saisit la main et m'invita à le suivre, impassible, loin de ce trou à rats. L'ex patronne continuait de s'époumoner à nous insulter. Aux côtés de Tom, j'avais seulement la sensation d'écouter le vent siffler. La lune déposait sur les toits ses reflets argentés aux allures de fête. Nous n'avions plus d'emploi. Je ne parlais plus à mes parents ou peut-être bien l'inverse. La panique me submergea rapidement quand je réalisai qu'il me faudrait revenir chez eux, faute de pouvoir m'assumer. Mais Tom me prit dans ses bras, dans l'air charnel et tiède, suspendant le temps. Je sus que cette nuit de velours amorcerait la naissance d'un jour nouveau et que la peine cesserait de me grignoter de la tête aux pieds. La vie était là... enfin.

La sonnerie de l'interphone me pousse à me lever rapidement. Laly, surprise, se réceptionne avec difficulté. Tom part ouvrir « c'est sûrement tes

parents ». Je déglutis douloureusement. Je réajuste ma chemisette. J'inspire profondément en fermant les paupières et je laisse repartir le millier de corbeaux dans la cage de mes souvenirs : « allez, ça va aller » me dis-je, en avançant timidement vers la porte d'entrée de notre appartement.

- « Mon aaange ! » lance ma mère sur un ton affectueux. Puis elle m'embrasse sur chaque joue en appuyant ses baisers.

Elle fait la bise à Tom avec autant d'entrain. Mon père, les cheveux grisonnants et clairsemés, s'avance vers moi en m'observant méticuleusement, comme s'il était question pour lui de reproduire mon portrait de mémoire. Puis, il s'approche en souriant et me serre la main. Mon cœur est transpercé par une fine lame.

Mes parents pénètrent dans l'appartement.

- « Alors où est-elle ? » questionne ma mère.

- « Elle dort » réponds-je calmement.

Ma mère fait la moue.

Tom leur propose de prendre place sur le canapé.

- « Vous prendrez quoi ? ».

La table basse est pleine de petits amuse-bouches que mon chéri a disposés sur de jolis présentoirs.

Mon père reste debout un instant et nous explique qu'il a eu du mal à trouver notre rue. Ma mère le coupe dans sa lancée.

- « Tiens, donne-leur le cadeau ».

Je me retrouve alors avec un cadeau rose bonbon dans les mains.

- « Merci, c'est gentil. Je l'ouvrirai après ».

- « Mais non, ouvre donc » insiste ma mère en se tortillant d'impatience.

J'entreprends alors l'ouverture fastidieuse d'un emballage multiples fois ficelé. Puis, j'ouvre la boîte en forme de cœur. A l'intérieur se trouve un joli ensemble rose et blanc, aux pourtours de dentelle ciselée.

- « Merci c'est très joli ».

- « On a pris du 6 mois comme tu nous as dit que c'est un gros bébé . T'en penses quoi mon ange ? » me demande mon père.

- « J'en pense que j'aimerais que tu m'appelles Jude » imposé-je en guise de réponse.

Un silence venimeux, assourdissant, s'installe.

Mon père reste silencieux. Ma mère baisse les yeux. Tom me regarde avec un sourire de soutien.

- « Vous n'utilisez jamais mon prénom, celui que j'ai choisi. Vous ne m'appelez jamais Jude. On n'en parle jamais de ça. C'est soit « mon ange », soit le prénom que m'a donné mamie. Mais moi, c'est Jude. Vous comprenez ? J'ai 32 ans et je m'appelle Jude. »

Mon père se mord l'intérieur de la joue.

Ma mère me regarde, les larmes aux yeux : « On t'aime tu sais. On t'aime très fort ».

Ne comptant pas leur faciliter la tâche, je les regarde sans sourciller, le visage glacial.

- « Si vous m'aimez, pourquoi vous ne m'appelez jamais Jude ? » insistai-je.

Mon père pince ses lèvres entre son pouce et son index.

- « On essaie. On en a envie. C'est pas facile. Tu sais tu resteras toujours notre petit garçon. »

Je me lève et l'exaspération se mêle à la colère.

- « Arrête... Si c'est pour dire ça, arrête. »

Mon père me rejoint, paniqué, et pose sa main sur mon épaule.

- « Excuse-moi, je ne veux pas te blesser. Je t'aime. Je suis là aujourd'hui. A tes côtés. ».

Les larmes coulent, à présent, sur mon visage. Je les essuie hâtivement. Mon regard se perd à fixer une mouche morte sur le rebord de la fenêtre.

- « Mais tu ne m'appelles pas Jude, tu utilises toujours l'ancien prénom ».

Ma mère se lève et s'approche de nous. Tom reste assis, jugeant qu'il serait de trop.

Mon père poursuit.

- « Tu as raison, j'ai du mal à ne plus utiliser l'ancien prénom. C'est la seule chose qu'il me reste de toi. J'ai du mal à m'en séparer. Je te vois heureux aujourd'hui, enfin...heureuse...excuse-moi, et ça me remplit de bonheur pour toi, pour vous, pour la famille que tu construis ».

A cet instant, des gazouillis se font entendre. Je me dirige vers la chambre qui jouxte le salon, sans prendre le temps de clore notre échange.

Je reviens dans le salon, quelques minutes plus tard, avec mon bébé dans les bras. Mes parents, émus, s'approchent pour l'observer. Ma mère caresse une menotte de son index.

- « Elle est magnifique » dit-elle tendrement.

A présent, mon enfant contre moi, je me sens forte. Comment est-il possible que j'aie vécu sans être sûre, telle que je le suis maintenant ? Il gesticule. Ses petits pieds s'agitent. Un rictus tord sa bouche. Son visage se crispe. Puis, de la manière la plus sonore qui soit, le petit être demande s'il est possible de manger. Je lui souris. Je m'installe sur le canapé, à côté de Tom. Je défais mon chemisier. Je baisse mon soutien-gorge et ma petite goulue enfouit son visage dans ma poitrine tiède et se met à téter avec appétit. Mes parents restent interdits. Ils échangent un regard circonspect. Tom m'embrasse sur le front puis s'éloigne dans la cuisine. Mes parents s'installent à mes côtés. Ils observent la scène, gênés puis de plus en plus attendris. Ma mère m'entoure de son bras droit et pose sa tête sur mon épaule gauche. Mon père pose sa main sur mon épaule droite. Ma fille les regarde tous les deux, de ses grands yeux à la pellicule bleutée propre aux nouveau-nés, sans perdre de vue son objectif premier. De sa peau fine et délicate, aux reflets de soie, émane le parfum chaud du lait.

Je sens ma mère sangloter. Les yeux de mon père brillent également.

- « Tu es notre fille, Jude ».

A ces mots, mon cœur explose. Mes larmes sont à la hauteur de cette reconnaissance attendue toute une vie. Tom nous observe dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine. Il ne contient pas son émotion qui coule à grosses perles chaudes et doucereuses.

Ma mère m'embrasse de tout son cœur.

- « Le prénom que t'a donné ma mère fut un fardeau pour toi. Je te laisse le choix du prénom cette fois. Comment souhaites-tu prénommer ta fille ? ».

Je ressens alors, dans mon âme et dans mon corps, les fils d'or du kintsugi. Mes blessures invisibles, jamais sanguinolentes, et mes cicatrices apparentes sont alors sublimées.

Je regarde Tom puis mes parents : « Notre enfant s'appellera **Chance** ».

2^{ème} prix ex aequo

Gyoukou

Pauline Depret

estampe, Hokusai



L'avion atterrit à Tojima. Nouveau départ. Chaque lettre désigne un espoir ; Tolérance, Optimisme, Imagination, Métamorphose, Aspiration. Et puis, Japon.

Cette île japonaise est réputée pour la solitude de ses digues pleines de poissons. Les Ama, pêcheuses traditionnelles reines de l'apnée, plongent autant qu'elles dansent avec les bancs de sanma, de katsuo, d'aji. Ces animaux aquatiques deviennent des cavaliers sensuels et légers. Je me recueille chez Madame K*** ; c'est une ancienne pêcheuse qui a récemment découvert internet, qu'elle utilise pour proposer sa vieille cabane en location à un prix excessif. J'ai longtemps hésité. C'est peut-être là la somme de ma nouvelle vie.

Madame K*** se méfie d'abord de moi. Il est encore rare de croiser un jeune européen ici, même en période de congés. Elle ne veut pas savoir que je suis professeur en France, un métier qui me prend au corps et qui me dévore. Elle ne veut pas savoir que ma femme ne m'a laissé qu'un post-it pour justifier son

départ. Une rupture en post-it, sept mots, pas de point final ; pauvre Proust. « Je pars. C'est pas toi, c'est moi » — finalement, c'est peut-être ce qu'il manque, tant à la syntaxe du post-it qu'à cette relation inhumaine. Le point final. Mes narines se souviennent parfaitement de l'odeur de ses cheveux, dans lesquels je plongeais sans prendre de respiration au préalable. A bout de souffle. Madame K*** ne veut pas savoir que je suis malheureux. Ni qui je suis.

Elle me propose un thé et plus tard un haïku

J'aimerais renaître / Si c'était possible / Aussi modeste qu'une violette

Dans le haïku non plus, il n'y a pas de point final. Il serait en trop ici, prendrait trop de place et trop de sens. Il a été écrit par Sôseki, maître aveugle de la couleur selon Madame K***. Je la remercie alors qu'elle m'accompagne dans mon annexe. Ma nouvelle chambre-asile éphémère ressemble à celle de Van Gogh sans perspective scandaleuse : un lit d'une personne, recouvert de draps d'un autre temps, un bureau dont le plateau est noirci par l'encre, une table de chevet sur laquelle est posée une poterie. Mon hôte me souhaite visiblement une bonne soirée et se retire. Nous ne parlons pas la même langue, mais cela ne semble pas empêcher la communication entre Madame K*** et moi. La vieille femme m'a offert plus de paroles sensées que j'ai pu en entendre ces dernières années en France. Je profite de son départ pour l'observer avec discrétion. Elle ne répond pas au portrait inventé par mon imagination à la lecture de son annonce de location. J'imaginai une femme fanée, aux vêtements presque lacérés et jaunis comme des dents qu'il faut arracher. Mais l'ancienne pêcheuse était habillée à la mode moderne, avec une longue blouse droite bleue et un pantalon strict en

lin noir qui arrêta sa course aux chevilles de Madame K***. Toutes ces lignes sont droites. Elle est parallèle à tout et au temps, une sorte de miroir longiligne. Elle te plairait.

Je pose ma tasse de thé et sa brume brûlante sur la table de chevet. Mes doigts effleurent la poterie qui attire mon attention. Elle semble robuste et si fragile. Elle est comme ces cantatrices aux tuniques vives et aux courbes infinies. Le pourpre de sa robe donne à cet objet un aspect grave, et sa longue ligne dorée ressemble à une cicatrice. C'est un art somptueux.

En regardant par la grande fenêtre qui ouvre un des quatre murs de mon nouveau monastère, j'aperçois les autres dépendances de la maison. Il s'agit d'un rectangle régulier qui entoure un atrium exotique où cohabitent des sakuras nacrés, des botans arrondis et des tsubakis réguliers. L'annexe principale est la salle où m'a reçu Madame K*** ; uchi, une sorte de salon et de cuisine. Je me trouve dans un des côtés les plus courts. L'aile parallèle au salon semble être consacrée aux appartements de Madame K***. En face, je remarque une pièce presque vide. Un bureau est placé en son centre, soutenant quelques outils que je distingue mal depuis ma chambre. Le voyage m'a épuisé, et le sommeil gagne rapidement son combat contre mon corps.

Lorsque je me réveille, il fait nuit.

Nuit noire.

Tu les entends là-haut ?

Des insectes inconnus chantent comme de vieux amis, et leur mélodie est douce. Elle berce les nourrissons du monde nocturne. Je m'approche de la fenêtre pour les observer. Ma mère me trouvait particulièrement curieux. Et peu bavard. Derrière les hautes herbes, dans la pièce d'en face, une vive lumière brille et m'attire. C'est le machikouba, l'atelier ; je l'aperçois mieux que tout à l'heure. Un homme y travaille sans bruit. De dos. Il porte une longue chemise grise aux manches retroussées. Son buste courbé au-dessus du plan de travail semble avoir été moulé avec le meuble. Ils sont inséparables. Je ne vois pas ce qu'il manipule ; ses gestes sont amples et précis. Ses mains, qu'il arrête parfois en l'air, en plein vol, en pleine répétition, montrent une peau usée, marquée par la vie ; je ne suis pas certain de saisir toutes les nuances de cette expression, sur l'empreinte que laisse la vie sur nos corps. Après plusieurs minutes à l'observer — je n'ose jamais poser un tel regard, en France, où ne pose pas de regard, pas parce que c'est interdit mais parce que c'est trop intime ou parce que ça demande un engagement trop important — le vieil homme se tourne dans ma direction. Gêné, je fuis sa vue et me dirige dans la cuisine, daidakoro.

Madame K*** est assise près d'une table. Elle m'invite à la rejoindre pour partager un thé. Usucha. Ma langue me brûle, c'est délicieux. Les longues minutes de silence nous saisissent.

Le calme de l'endroit me plaît. Seuls les chants discrets l'interrompent, et moi : cette sérénité devenait un besoin vital, je n'ai pas eu de chance ni de bonne étoile ces dernières années, mais j'ai l'impression de pouvoir respirer de nouveau depuis la veille, de sentir mes poumons s'emplier dis-je. Elle répond que

la chance est une notion multiple et complexe. Le vocabulaire de la langue française est appauvri, dénué de chance ; dans sa langue, toutes les nuances sont déclinées.

kouun, la chance de vivre

kachime, le succès

fuku, la bonne fortune

shouki, la chance de gagner

gyoukou, la chance inespérée. C'est donc ça. Ce voyage est mon gyoukou.

« C'est ainsi que mon mari appelle les poteries qu'il travaille. Les gyoukou, chances inespérées. » Il est maître du kintsugi, c'est-à-dire de la réparation des objets fêlés ou brisés. Imparfait. Grâce à une feuille d'or, l'artisan-docteur et magicien comble les fissures et célèbre les cicatrices en leur laissant une nouvelle chance de rayonner. D'exister.

...

Peut-être qu'il pourrait réparer mes fissures, combler mes failles avec une feuille d'or ou ce qu'il veut n'importe quoi d'autre. Peut-être que je pourrais trouver la paix, me laisser une nouvelle chance, gyoukou, la chance inespérée. Je resterais ici, près de Madame K*** et du maître du kintsugi qui me soignerait de toute la maladie du monde. Près des insectes qui chantonnent des berceuses hypnotiques comme les sirènes d'Ulysse.

Le lendemain, je profite du temps chaud et sec pour me rendre à la plage où pêchent les Ama. Habitude que j'allais respecter à chaque lever de soleil jusqu'à la fin. J'emporte avec moi Hemingway, *Le Vieil homme et la Mer*, parce que sinon

je me sens trop léger. Je doute de l'utilité réelle de ce livre sur cette plage. Désolé Ernest, tu m'encombres trop. Un jour je serai prêt je me séparerai de toi. Un homme prépare justement son départ en mer. Il fait le tour de la barque, à deux reprises, vérifie les nœuds des cordes et tâte son chapeau rayé pour être certain d'avoir la tête couverte. Une femme, aussi lentement que lors d'un ballet, rejoint l'homme au chapeau. Les voilages de sa tunique font vibrer les grains de sable. Le vent emporte ses cheveux gris et m'amène un parfum suave et sucré de miel qui assèche ma gorge. Après avoir échangé quelques regards avec le capitaine du bateau vétuste, elle ôte son vêtement. Elle ne porte qu'un pagne accroché à une corde, la même que manipulait l'homme au chapeau quelques minutes avant son arrivée. Corde de la vie, cordon qui relie l'homme et la femme. Sa peau brune semble être passée entre les mains du maître du kintsugi. Elle représente les vestiges du temps qui est passé, des grains du sablier qui ne peuvent plus revenir en arrière, des rides remplissent les traits de son visage mais sans le marteler plutôt comme si elles soulignent sa sagesse et son bas-ventre est une toile marquée de coups de pinceaux, les pigments de la naissance sans doute. Les plis derrière ses genoux cachent l'ouverture de l'autre monde. C'est un spectacle qui rassemble la musique et la danse ; ça me renverse. Peut-être que ma présence matinale sur cette plage est mon gyokou, ma chance inespérée.

Depuis mon arrivée la veille, la vie m'offre toute la pureté du monde.

Et chaque soir, la lune me montre sa même face blême.

...

Être professeur de l'être, c'est oublier de respirer. Je corrige les maux et j'en saigne. Il fallait que je respire, que mes poumons se remplissent d'air frais, je ne savais pas qu'on pouvait rompre par post-it et respirer encore, quand même. Je suis au Japon depuis plusieurs semaines. J'étais à la recherche d'un point final, pour re-naître. Ici, j'ai compris que je n'avais pas besoin de tout créer de nouveau. Le *moi* du passé est fissuré mais il peut renaître, un *moi*-phénix. C'est la théorie de l'innutrition : grâce au thé de Madame K*** et grâce au discours de Madame K***. Assemblé par le maître du kintsugi qui crée la vie dans son atelier. Porté par la force de l'Ama qui plonge chaque matin comme si aucun retour n'était possible, comme si le cordon allait rompre lui aussi. Rendu vivant par la même face blême de la lune. Mon passage sur cette île japonaise aura enrichi mon vocabulaire :

kouun, la chance de vivre

kachime, le succès

fuku, la bonne fortune

shouki, la chance de gagner

gyoukou, la chance inespérée. Ce que j'ai trouvé ici.

3^{ème} prix

Chance (en avoir ou pas)

Géraldine Guyot

Dans ma vie, je n'ai jamais eu de chance. Jamais.

J'aurais pu tomber sur un enfant doux, attentionné, mais non, je suis tombé sur Jeanne. Oh, je vous l'accorde, elle n'était pas plus capricieuse ou tyrannique que la moyenne des enfants, mais tout de même, on ne peut pas dire que j'aie eu beaucoup chance.

Jeanne me traînait partout. Elle faisait exprès de me salir, pour que sa maman m'attrape et me mette dans la machine à laver.

Vous, les humains, vous n'imaginez pas ce que c'est de se retrouver enfermé dans la machine à laver, dans le noir, contre le métal froid du tambour avec l'eau chaude qui monte petit à petit. L'eau atteignait d'abord mes genoux, puis mon ventre rebondi jusqu'à ce qu'elle se glisse dans mes narines. Je pouvais plus respirer. Le tambour tanguait, d'abord doucement puis de plus en plus fort. J'avais mal au cœur. J'avais la tête en bas, les jambes en l'air. C'était horrible. J'étais secoué dans tous les sens, au bord de l'évanouissement. Je croyais que j'allais mourir. Et soudain, cela s'arrêtait. Toute l'eau était aspirée dans un grand bruit de succion inquiétant. La maman ouvrait la porte et la lumière apparaissait. Mais ce n'était pas fini. Il y avait encore l'épreuve du séchage suspendu par les oreilles.

Ce n'était pas le pire.

Le pire, se produisait la nuit, en été.

J'étais au chaud, bien lové dans les bras de Jeanne, quand le « bzzz » « bzzz » caractéristique de l'insecte arrivait à mes oreilles étirées et déformées par les pinces à linge. À ce moment-là, je savais que Jeanne allait se réveiller. Ce n'était qu'une question de secondes, de minutes tout au plus. Jeanne allait d'abord faire des petits mouvements brusques pour éloigner la bestiole affamée jusqu'à ce

qu'elle allume la lumière et se dresse sur son lit. Alors, elle m'attrapait par une de mes pattes arrière et m'agitait dans tous les sens. Elle se servait de mon long corps souple et dégingandé comme d'une tapette à moustiques. J'étais secoué de gauche à droite et de haut en bas. Ma tête heurtait violemment le mur et je manquais de renverser sa lampe de chevet.

La vie de doudou, croyez-moi ou pas, c'est pire que Koh-Lanta.

Mon supplice n'avait pas seulement lieu la nuit ou les jours de lessive... Non, c'était comme cela tous les jours ! Tous les jours que Dieu faisait ! Et cela, parce que j'étais LE doudou de Jeanne, celui qu'elle préférait, celui qu'elle emmenait partout, même et surtout lorsque c'était interdit. Les jours de sorties scolaires, elle me glissait dans son sac à dos entre la banane trop mûre et la portion de Kiri. Moi, qui déteste les bananes et le fromage fondu !

C'est là que tout a commencé. Entre la banane écrasée et la portion de Kiri. Pour respirer un peu, je me suis contorsionné et j'ai réussi à sortir ma tête. Et je l'ai vue. Elle était accrochée au mur, aplatie sur un tableau, parmi des centaines d'autres et pourtant, je n'ai vu qu'elle. C'était la plus belle. Elle était assise à droite, en face d'un benêt probablement pédophile, vu le regard lubrique qu'il posait sur l'enfant Jésus. Il avait une hideuse coupe au bol et elle, elle était là, souriante, gracieuse. Sa peau était tendre, juste assez rose pour qu'on ait envie de l'embrasser. Ses cheveux blonds et fins s'entortillaient en petites boucles. Ses lèvres brillaient.

Je ne sais pas si c'est cela qu'on appelle un coup de foudre.

Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est l'amour, celui dont vous parlez, à tout bout de champ.

Mais ce jour-là, j'ai ressenti quelque chose d'extraordinaire, une douce chaleur dans le bas-ventre qui s'est répandue dans tout mon corps et j'affichais un genre de sourire niais et des yeux de merlan frit.

J'avais l'air bête et j'aurais voulu que ça dure toute la vie.

J'ai cru que la roue avait tourné, que mon jour de chance était enfin arrivé.

Mais la main de Jeanne est venue m'enfoncer à nouveau, au fond du sac à dos.

Contre la banane pourrie.

J'y suis resté tout l'après-midi.

Mais plus rien n'avait d'importance, tout m'était désormais égal. Je pensais qu'à la Vierge au Chancelier Rolin. C'est comme cela qu'elle s'appelait, la jeune fille du tableau, à la peau douce et rose, aux cheveux blonds frisés. La guide s'était répandue en explications sur le tableau de Van Eyck, je n'avais rien retenu, juste son nom : « la Vierge au Chancelier Rolin », que je me répétais doucement, comme un mantra.

Elle envahissait toutes mes pensées et c'était merveilleux.

J'étais amoureux.

Ma chance était venue, j'en étais convaincu.

Je me trompais.

Le soir, en rentrant, quand Jeanne a jeté son sac à dos dans sa chambre, j'ai voulu partir rejoindre ma bien-aimée. Discrètement, sans rien dire à personne. J'ai rampé pour sortir du sac à dos et je suis parti. Je suis allé par-dessus le lit et le panier à doudou. J'ai escaladé la commode. C'était une véritable expédition mais je ne pouvais demeurer loin de ma belle plus longtemps. Le premier tiroir de la

commode, celui des chaussettes, était ouvert. J'ai entendu les pas de la maman dans le couloir. Ils se sont rapprochés de la chambre. Alors, j'ai sauté dans le tiroir pour me cacher, pour qu'on ne me voie pas partir. La maman est entrée dans la chambre et elle ne m'a pas vu mais elle a fermé le tiroir ouvert d'un coup sec. Et crac, mon pied s'est retrouvé coincé entre la planche du fond et le haut du tiroir. J'ai eu affreusement mal. J'ai manqué de crier, j'ai mis ma main devant la bouche pour me retenir.

J'avais voulu tout quitter, ma famille, la douceur de mon foyer pour une belle geôlière et mon évasion avait échoué.

Là c'était sûr, j'avais atteint le summum de la malchance.

Le lendemain, Jeanne m'a cherché partout. Pour me retrouver, elle a rangé toute sa chambre. Elle y a passé toute la journée. La maman aussi s'y est mis. Elles ont rangé toutes les étagères de l'armoire et tous les tiroirs de la commode, celui des petites culottes, celui des maillots de corps et celui des chaussettes. À ce moment-là, j'ai vu la lumière. J'ai essayé de me grandir. J'ai essayé vraiment mais les doudous ne peuvent pas bouger tout seuls. Pas devant vous, les humains. Elles ne m'ont pas vu. J'étais trop au fond. Elles ont refermé le tiroir. Je suis resté dans le noir. Quand Jeanne prenait ses chaussettes pour s'habiller le matin, la lumière n'arrivait même pas jusqu'à moi.

Seul, la patte coincée au fond du tiroir, j'ai tout le temps de penser à ma vie d'avant.

Celle de quand Jeanne m'aimait et que je ne le savais pas. Elle se promenait toute la journée avec ma tête écrasée entre son avant-bras et son ventre. Elle ne me

quittait pas. J'ai besoin de repenser à tous ces bons moments car, au fond de mon tiroir, je n'ai pas souvent le moral. Les premiers soirs, après ma tentative de fuite, ont été très difficiles. Entendre Jeanne pleurer me faisait de la peine pour elle. Au début, elle a vraiment pleuré beaucoup. Maintenant, elle ne pleure plus depuis longtemps. Je me demande si elle est desséchée. Est-ce que l'on peut pleurer toutes les larmes de son corps pour un doudou ? Les chaussettes du tiroir ont été changées plusieurs fois. Elles sont devenues plus grosses, un peu plus odorantes, aussi. Je vois de plus en plus souvent la lumière. Jeanne laisse de plus en plus souvent ce tiroir ouvert. J'entends de moins en moins souvent la voix de sa maman qui vient lui dire que ranger sa chambre. Est-ce qu'elle est vraiment si bien rangée que ça ? Parfois Jeanne écoute la musique en mettant le volume à fond. Elle invite des copines, elles parlent et rient très fort. Elle invite des copines et moi, je suis là au fond du tiroir, à prendre la poussière.

Cela aurait pu durer un million d'années.

La chance a tourné, je n'y croyais plus.

Ce matin-là, Jeanne ne trouvait pas de chaussettes propres. Elle a tiré sur le tiroir très fort. Il y a eu un boucan d'enfer et tout a dégringolé comme s'il y avait un tremblement de terre. La lumière m'a ébloui et je suis tombé au milieu des planches de bois.

Jeanne m'a ramassé. J'ai failli ne pas la reconnaître, j'ai mis du temps à retrouver la petite fille qui m'avait chéri, à reconnaître l'étincelle de ses yeux, la fossette de sa joue. Elle, m'a reconnu tout de suite. Les doudous ont cet avantage sur vous, les humains, de ne pas vieillir. Non pas que le temps n'ait aucune emprise sur nous, mais presque. Au fond du tiroir, je n'avais pas pris une ride, pas un

gramme de graisse, juste trois ou quatre centimètres de poussière et d'ennui. Je n'avais pas vécu, juste perdu un paquet d'années. Jeanne m'a serré dans ses bras, elle a enfoui son nez dans mon cou. Elle m'a reniflé très fort. Je me demande comment elle a fait pour ne pas tousser avec toute la poussière. D'ailleurs, pour l'enlever elle m'a donné des claques, de gauche à droite, trois quatre fois. Clac, clac, clac, comme ça. J'ai repensé aux moustiques et à la machine à laver. J'ai eu peur. Est-ce que tout allait recommencer ? Anxieux, je ne regrettais pas pour autant être sorti de ce tiroir poussiéreux. J'avais oublié la Vierge au Chancelier Rolin mais Jeanne, elle, ne m'avait pas oublié.

Jeanne m'a posé sur son lit, délicatement. Elle ne m'a pas lancé, elle m'a calé entre deux gros oreillers moelleux. J'avais mes bras et mes jambes alignés avec mon corps. Cela ne m'était pas arrivé depuis très longtemps, d'être si bien aligné. Puis elle m'a embrassé une dernière fois avant de partir pour l'école, ou le lycée plutôt.

Je me suis de nouveau retrouvé seul, mais c'était beaucoup mieux qu'au fond du tiroir. J'étais confortablement installé et je pouvais voir tout ce qui se passait. Dans la chambre de Jeanne, tout avait changé. Il y avait un lit immense et plus aucune peluche, sans doute reléguées à la cave ou au grenier. Il y avait des grandes affiches qui recouvraient entièrement l'ancien papier peint à fleurs. Je ne reconnaissais rien. Qu'allait être ma nouvelle vie avec Jeanne ? Était-elle heureuse de m'avoir retrouvé ? Elle avait beaucoup changé, mais je savais qu'au fond elle était toujours ma petite Jeanne. Beaucoup de choses ont changé. Mais la chose la plus importante, c'est que je sais aujourd'hui que j'ai beaucoup de chance d'avoir un enfant comme Jeanne. J'ai beaucoup de chance d'avoir un enfant qui m'aime.

Merci aux membres du jury

Ferroudja Allouache

Eléonore Charles

Simon Dansereau-Laberge

Ronan Dargent

Jean-Philippe Dequin

Brigitte Dujardin

Denis Gautheyrie

Sylvie Gonzalez

Laurence Hallouin

Thierry Kiefer

Svitlana Kovalova

Ludovic Maillard

Marie-jo Merchez